

Les Cahiers de jeunesse de Simone de Beauvoir ou « Quand on joue un personnage, est-ce qu'il n'en reste pas quelque chose ? »

À propos de Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, Paris, Gallimard, 2008, 864 p.

Je m'étonne que chacun ne soit pas
comme moi, et j'en souffre.

(*Cahier de jeunesse*, octobre 1926)

Oui, *quand on joue un personnage, est-ce qu'il n'en reste pas quelque chose ?* (p. 48) Est-ce que, le vendredi 6 août 1926, la jeune Simone – elle a 18 ans – n'aurait pas déjà compris l'essentiel de ce qui allait être le dilemme des quatre années à venir ? Ou, pour reformuler cela de manière plus positive, ce qui allait faire d'elle cette femme dont Sartre ne voudra plus se passer ? Une femme qui sait faire des choix, qui les assume tout en étant pleinement consciente que ces décisions incluront d'inéluctables renoncements à certaines faces de sa personnalité passionnée et passionnelle au profit de son intelligence et de sa liberté de pensée. Ceci dit, lorsqu'on commence la lecture des sept cahiers de jeunesse qui embrassent la période de début mars 1926 à fin octobre 1930, l'étonnement est grand, et j'irai même plus loin, l'agacement, de voir égratignée notre image du Castor qu'on nous a appris à considérer comme LA femme forte, libérée de toute moralité bourgeoise, celle qui était plus grande que Sartre (par la taille), et qui nous offrit LA sentence du XXe siècle : *on ne naît pas femme, on le devient*. Le deuxième cahier – le premier n'a pas été retrouvé – s'ouvre sur une mise en garde qu'on aurait pu croire trouver chez une jeune Françoise Sagan, mais aucunement chez une jeune Beauvoir: « *Si quelqu'un, qui que ce soit, lit ces pages, je ne lui pardonnerai jamais. C'est une laide et mauvaise action qu'il fera là.* » Malgré tout, on progresse dans la lecture et voilà que Simone Bertrand de Beauvoir se découvre le goût des « âmes », son désir premier étant de « *[s]'occuper d'autres âmes* » : « *J'aime tant les âmes que je rencontre ; un si grand désir de les aider* » (p. 178). « *Tous ceux qui souffrent, je les aime passionnément.* » (p. 234) Et encore, plus loin : « *C'est poignant : j'ai des choses à donner, il n'y a rien ni personne à qui le donner.* » Comme si cela ne suffisait pas pour agacer les oreilles d'une beauvoirienne, voire, pire, d'une sartrienne, on lit que Mlle est « *émerveillée par la découverte de la vie intérieure* » (7 septembre 1926) et que « *La philosophie m'est tellement indifférente !* » (7 août 1926), qu'elle n'est « *qu'une femme, nerveuse parfois comme une petite fille sotte* » (19 août 1926). En 1926, et bien des années plus tard encore, le mariage « *c'est le plus grand bonheur que je puisse rencontrer dans cette vie* » (21 août 1926) ! Il faut dire que les *Lettres à Algren* avaient déjà fait déchanter ceux et celles qui ne peuvent accepter d'idées et d'hommes que si elles et ils sont sommaires, simples et réductibles à une fruste uniformité. Quel fut leur désespoir (ou leur moquerie) lorsqu'ils découvrirent que le grand Castor pouvait aussi être une accommodante grenouille aimante qui, tout naturellement, ne voulait plus que servir des petits plats à « son mari » et était heureuse d'être sa « petite femme ». Tout récemment d'ailleurs, dans l'éblouissant *Lièvre de Patagonie*, Claude Lanzmann raconte que jouer à « la petite femme » n'était pas passé à Simone de Beauvoir et que Sartre avait béni « *ce "mariage", selon le mot du Castor, qui [l]'appelait son "mari" dans ses lettres d'amour, signées parfois frontalement "ta femme"* ». « *Quand on joue un personnage, est-ce qu'il n'en reste pas quelque chose ?* »

En Simone, c'est ce qui fait en elle sa richesse et son imprévisibilité, il existe un « *étrange dédoublement, non en succession mais en profondeur, de la personnalité* » (p. 50). Elle ajoute : « *c'est étrange, ces deux êtres en moi : l'un si pondéré, capable de jugement et se possédant somme toute fort bien ; l'autre parfaitement insensé, ridicule et que je préfère tellement au premier !* » (p. 52). Quelques années plus tard, dans *La Force de l'âge*, on lira que Sartre lui « *attribuait une double personnalité ; d'ordinaire j'étais le Castor ; mais par*

moment cet animal cérait la place à une assez déplaisante jeune femme : Mlle de Beauvoir. » Voici le *Knackpunkt* : autant Simone préférait en elle la femme avide de vie et de passion, autant Sartre, lui, avait une prédilection pour la femme à qui il pouvait dire sans état d'âme : « *si vous ne mourrez pas, comment me débarrasser de vous ? Je ne peux pourtant pas vous épouser...* » (8 novembre 1929). Mais cette métamorphose n'allait pas de soi, les *Cahiers de jeunesse* en témoignent. En 1926, Simone est hantée d'abord par son amour pour son cousin Jacques Champigneulle qui occupe une grande partie des premiers cahiers : « *Et le mariage. Peut-être qu'un jour je me marierai ; si ce n'est pas probable, c'est du moins possible. En tout cas, c'est le plus grand bonheur je pense que toute femme, tout homme puisse attendre de la vie. Épouser celui, celle qu'il aime* » (21 août 1926). Mais simultanément, elle exprime déjà sa ferme volonté de rester elle-même, de ne pas se soumettre à qui ou à quoi que ce soit. Elle consentirait volontiers tous les sacrifices pour un être qu'elle aimerait, « *mais je ne voudrais pas n'exister qu'à travers lui* » (p. 73).

Bien souvent, les pages de ces cahiers se présentent comme un journal adressé à Jacques ; ce ne sont pas les parties les plus typiquement « beauvoiriennes » : « *Et je rêvais l'après-midi, devant ce petit garçon joufflu et sage [Jacques] qui mit un sou dans la main d'une mendicante, à notre foyer heureux de plus tard où j'apprendrai à nos fils à te ressembler : nous aurons des soirs paisibles où se transfigureront nos inquiétudes passées, riches de souvenirs, des ardeurs de notre jeunesse, si pleine et si voulue que les années ne l'épuiseront pas* » (19 janvier 1927). Tout en rêvassant ainsi, elle se sait orgueilleuse et « *s'aime passionnément* » (p. 88). Mais si ce rêve d'un mariage avec Jacques venait à s'effondrer, que resterait-il d'elle ? « *Cela m'écœurerait...* ». Et de se souhaiter que ce ne soit « *pas avant longtemps, longtemps, quand je serai tout à fait autre.* » Commentaire sur la page d'en face des plus intéressants, trois ans plus tard : « *Et si le temps était venu ? – septembre 1929* ». Elle était tombée entre les mains de Sartre quelques mois auparavant...

En 1927, l'approche de la vie à travers la philosophie prend son importance pour Simone de Beauvoir, même si elle reste attachée à son désir d'appartenir un jour à quelqu'un. Elle inclut la philosophie comme discipline indissociable d'elle-même, et sur laquelle elle ne veut pas faire de compromis : « *Si je me marie, il faudra prendre ma philosophie avec moi. C'est cela l'essentiel, tellement que pour le posséder j'accepterais presque de ne point me marier* » (29 juillet 1927). D'ailleurs : « *Est-ce qu'on épouse une femme comme moi ?* » (p. 409) Et à l'entrée du 29 juin de la même année, on peut lire : « *Ne pas être "Mlle Bertrand de Beauvoir ; être moi, ne pas avoir un but imposé du dehors, un cadre social à remplir, ce qui colle avec moi collera et c'est tout. Rester hautaine et pitoyable.* » Elle est entrée dans une période de critique d'elle-même : « *J'ai fait mon examen de conscience ; et voici ce que j'ai trouvé : orgueilleuse, égoïste et pas très bonne.* » (p. 374) Mais en même temps intelligente, sensible, passant son temps à cultiver son jardin, l'intoxiquée d'elle-même s'apprête alors à devenir la plus jeune agrégée d'une France où les femmes n'avaient pas le droit de voter, ni d'avoir un chèque à leur nom propre. Elle commence à fréquenter les bars, « *me[t] [s]es pieds sur la table pour prouver [s]a liberté* » au Stryx (21 novembre 1928), boit : « *le travail est un opium ; l'alcool aussi.* » (p. 545) et manifeste un goût passionné pour l'amitié. D'abord avec Zaza, rencontrée au cours Desir, mais aussi avec Stépha avec qui elle fréquente la Bibliothèque nationale, sans oublier Merleau-Ponty dont elle salue l'intelligence et la gentillesse, et surtout René Maheu, surnommé le Lama, qui transforme la jeune femme en « Castor ». Néanmoins, Simone se sent seule, voudrait s'« appuyer sur quelqu'un » (28 novembre 1928). Un projet de livre se dessine et, peu à peu, l'idée s'impose de concilier la vie de femme avec la vocation littéraire, qui semble venir dans une même poussée de vie : « *À la rentrée, je verrai à faire la théorie de mon livre, puis mon livre* » (13 mai 1929). Ce livre qu'elle écrit est *Quand prime le spirituel*, dont la première ébauche se trouve p. 649 des *Cahiers*.

Déchirée entre ses deux personnages, le 16 décembre 1928, abattue, Simone écrit : « *Je dors tard, je n'aime pas la lassitude triste de ces matins de dimanche. Et je me sens perdue entre tous les "moi" différents que j'essaie de concilier en les mettant tous sous un même regard, mais sans pouvoir faire que Jacques saisisse la "bête" Simone-Merleau-Ponty, ni Merleau-Ponty la bête Jacques-Simone, ni aucun des deux Simone toute seule* » (p. 562). Mais quelque chose de nouveau s'annonce à l'horizon, de loin d'abord, et ne méritant dans le sixième cahier sous la date du 13 mai juste des parenthèses : « (*Aperçu Maheu et Sartre au moment où je m'en allais. M'ont-ils vue?*) ». La machinerie se met en route. C'est le temps des études à plusieurs dans la turne des uns et des autres, temps des soulèvements intellectuels, des saltos de la pensée dont Simone de Beauvoir se souviendra pour *Quand prime le spirituel* : « *le seul climat où elle eût jamais désiré vivre : dans ce monde bizarre et raffiné, entourée de jeunes génies, elle pouvait enfin s'épanouir.* » (p. 24 sq.) Sartre, que la jeune Simone orthographe d'abord « Sarthe », ne l'impressionne pas immédiatement. Il « *fait une explication bon enfant* » (15 novembre 1928) à l'Ecole Normale mais, écrit-elle le 22 juin 1929, « *Sartre ne m'est pas sympathique.* » Elle ira même jusqu'à envoyer sa sœur Poupette à un rendez-vous que Sartre lui avait donné un soir d'été ! Puis, dès le 8 juillet, date à laquelle le « petit homme » accueille Simone et Maheu dans sa turne de la Cité universitaire, cet homme commence à faire une cour assidue à la jeune agrégative et réussit à la faire rire en lui offrant des dessins « *sur le nègre à âme raisonnable* » (p. 720). Il lui fait des cadeaux « absurdes » comme des porcelaines gagnées pour elle à la foire et « *un ignoble roman à deux sous* » pour Poupette. Cette cour sera fructueuse : peu à peu, enchantée par le « baladin », ce « *merveilleux entraîneur intellectuel* » (11 juillet 1929), la belle Simone succombe à la générosité intellectuelle et à la drôlerie de Sartre. Le 13 juillet, il lui devient déjà « très cher ». Ils écoutent du jazz après avoir travaillé et Sartre prétend être un danseur béni et veut lui apprendre à danser (p. 728), ils vont au cinéma, travaillent, de plus en plus sans Maheu. Le 17 juillet, Sartre devient sérieux. Il sent « *sa petite fille* » amoureuse et a des choses « pénibles » à lui dire sur le mariage. Il la trouve « plaisante », « une petite fille tragique » (p. 731), qu'il adore, car elle sait ne pas être sérieuse, seule chose haïssable. Elle le trouve rude, pas sensuel pour un sou. Il lui a expliqué sa théorie de l'amour, la nécessaire (elle), les contingentes (les autres). Le 22 juillet 1929, elle note néanmoins : « *Depuis treize jours que je connais ce garçon, il a fait le tour de moi, me prévoit et me possède. [...] Je m'abandonnerai à cet homme avec une confiance absolue.* » Mais la chair de Simone exige la caresse, l'amour, physique. Sartre de son côté, ayant eu ce qu'il souhaitait, veut avec le Castor une « *passion calme et profonde* » (p. 747). Il la pénétrera par la pensée plus que par le sexe. Pendant les vacances d'été, lorsqu'il arrive à La Grillère où Simone et ses parents villégiaturent, il explique à sa bien-aimée, quand ils sont allongés dans un champ, que les « petites filles », il les « *aime mieux comme amies que comme maitresses* » (p. 754). Parfois, le Baladin est tendre, étonne Beauvoir avec des « je t'aime », « mon cher amour », l'embrasse. Elle doit faire un choix. Quelle femme veut-elle être, elle qui hésite entre Mlle de Beauvoir intellectuelle et Mlle de Beauvoir passionnée (p. 768) ? Avec Sartre, Simone sait qu'elle ne sera pas la seule femme d'un homme. On n'attache pas un Baladin : « *un Baladin passe, part, revient imprévisiblement, à la rigueur si le Baladin l'aime assez, une petite fille peut le suivre un an, deux ans, pour ne pas trop pleurer ; à la rigueur... et en tout cas, ça finit* » (19 septembre 1929). Mais Jacques lui a annoncé son mariage. Sartre lui ouvre les portes de l'intelligence, les autres celles des ravissements de la chair et du chez-soi. Malgré tout, après des semaines d'écartèlements entre Sartre et Jacques, Simone choisit de jouer la carte du personnage du Castor contre celle de Simone Bertrand de Beauvoir épouse X ou Y. « *Jean-Paul, comme il faut que je vous aime pour vouloir malgré tout jouer avec vous les eux [?] qui vous plaisent ! Comme il faut que j'aie confiance en vous pour ne pas vous en vouloir [...]* » (p. 785). Il deviendra son « *petit mari* » (p. ex. 814), elle sera son « *petit juge* ».

Le mythe peut naître entre le jeune normalien et celle qui écrivait : « *Personne n'est à ma hauteur, jamais je n'ai rencontré un égal.* » Deux esprits vifs sont tombés amoureux l'un de l'autre en 1929, en 1980, à la mort de Sartre, ils se savaient toujours unis et ils auront joué jusqu'à la fin le jeu qu'ils s'étaient imposé au début. Mais tous deux devront se reconnaître plus ou moins floués.

Pauvre cher enfant ! tu t'étais trompée, tu t'es crue ma maîtresse, tu n'étais que ma mère ; le ciel nous avait fait l'un pour l'autre ; nos intelligences, dans leurs sphère élevée, se sont reconnues comme deux oiseaux des montagnes, elles ont volé l'une vers l'autre. Mais l'étreinte a été trop forte ; c'est un inceste que nous commettions.

(Alfred de Musset à George Sand après la fameuse rupture de Venise. A. de Musset, lettre du 4 avril 1834, *Lettres d'amour*, Hermann, 1985, p. 44.)

Conclusion

Oh ! ma vie n'est-elle pas la plus belle œuvre que je puisse accomplir (p. 92)

Comme le dit Sylvie le Bon dans son Introduction, nous avons, avec ces *Cahiers*, quatre ans de lutte entre deux personnages qui fondaient le caractère de Simone Bertrand de Beauvoir, quatre ans pendant lesquels on observe un exemple de liberté au travail, une femme qui exploite des chances, refuse des limites, lutte et se malmène, jubile et triomphe aussi, pour aboutir à ce produit sous exclusivité : elle-même. Cette construction de soi n'est ni le fruit d'un héritage, ni une évolution, c'est une révolution. Et quand elle écrit : « *J'accepte la grande aventure d'être moi* », ce moi englobe certes le fait d'être femme mais ne s'y réduit pas. Le problème d'exister, d'être soi, c'est en tant qu'individu qu'elle le pose et tente de le résoudre. Un homme aussi aurait pu écrire cette phrase, et c'est là qu'on touche l'universalité de son entreprise : conquérir l'autonomie. Même sans être une spécialiste de Freud, Simone de Beauvoir avait déjà pris connaissance de sa théorie selon laquelle la personnalité ne repose pas sur une structure fixe, mais plutôt sur un empilement d'identifications à des modèles successifs, forgés à travers des stades hétérogènes, devant lui assurer une forme de continuité. Ceci fut une découverte qui acheva de ruiner l'idée de l'unité du MOI et, par conséquent, la notion même d'individu, comme le confirmera bien plus tard André Green dans *L'Identité* (séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss en 1977). Les différents personnages expérimentés, vérifiés, testés forment donc, finalement, la personnalité. Et Simone de Beauvoir n'aurait pas été notre égérie du féminisme si justement, elle n'était pas passée par ces stades qui, au début de la lecture, nous horripilaient et qui, à la fin, nous ont conquise.

Isabelle Grell